

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



CONTE VRAI

C'était, une fois, un lion
Bien en chair, puissant, fanfaron,
Redouté fort loin à la ronde,
Et se pensant maître du monde.

Toute terre où son pied touchait
De par cela lui revenait :
Telle était sa douce croyance
Et la loi de sa conscience.

Naguère, au bout d'un continent
Il mit le pied joyeusement,
Pour recevoir enfin l'hommage
Des nations du voisinage.

Il s'avancait de bonne foi'
Et sans regarder devant soi,
Sans songer même à nulle chose
Qu'à sa majestueuse pose.

Mais soudain sur son nez royal,
Et sur son front monumental,
Sans aucun souci de la forme,
S'abattit un soufflet énorme.

Le lion rugit de douleur,
Puis il bondit avec fureur
Contre la chose scélérate
Abusant ainsi de sa patte.

Alors un animal, petit,
Mais fier et robuste, surgit,
Qui lui jeta par la figure,
Au lieu de baume, cette injure :

" Vilain animal maladroit
Qui fais le maître en cet endroit,
Que cela te plaise ou t'irrite,
Tu vas déguerpir au plus vite.

" Car seul je suis le maître ici,
Et je veux qu'on l'entende ainsi.
Si tu n'es pas content, beau sire,
Tu vas tout de suite le dire. "

Et la bataille s'engagea.
Et depuis lors, un mois déjà,
Issu du temps que rien n'arrête,
A passé sur notre planète.

Or, ceci vraiment est trop fort :
Celui que l'on croit n'est pas mort ;
Et même, aux dernières nouvelles,
C'est l'autre qui voit des chandelles.

Oui, c'est le lion qui pâtit ;
Il sue, il s'éruise, il gémit,
Il lève au ciel sa face pâle,
Il prend peur, il tremble, il s'emballe.

Que dis-je ? il appelle au secours,
Et les bêtes des alentours
S'amuse fort de l'aventure
Qui le met en telle posture.

Comment cela va-t-il finir ?
Dieu seul connaît bien l'avenir ;
Mais, en attendant, c'est bien drôle
De voir lion jouer ce rôle.

DERFLA.

HISTOIRE DE CHICOUTIMI

CHAPITRE IV

LES POSTES

(Suite)

Le R. P. Coquart avait employé les courts loisirs que lui laissaient ses courses apostoliques à composer "un dictionnaire des mots français et abénakis, et une grammaire de cette langue qu'il fit imprimer en France." (1) C'est ainsi que ces missionnaires infatigables consacraient toutes leurs forces et toutes les ressources de leur intelligence, de leur savoir et de leur expérience au bien de leurs pauvres ouailles abandonnées et souvent méprisées du reste des hommes. N'exerçaient-ils pas la vraie philanthropie ? Cette charité brûlante et constante qui les poussait à la plus complète abnégation d'eux-mêmes, au sacrifice lent mais sûr de leur vie, qui les conduisait à la mort jour par jour, instant par instant, degré par degré, n'est-elle pas ce qu'il y a de plus beau sur terre ? En présence

(1) A. Buies, *Le Saguenay*, p. 75.

de tels dévouements et de l'ingratitude monstrueuse de tant de gens soi-disant civilisés, qui se méconnaissent l'œuvre des missionnaires de l'Eglise, la même, à peu de choses près, sur toutes les plages, et qui osent jeter le mensonge et le mépris sur de tels héros, on sent l'indignation monter au cœur ; et n'était-ce l'exemple du Sauveur pleurant sur Jérusalem rebelle à son amour, on se prendrait du plus profond mépris pour tous les calomnieux de ces apôtres.

Ils réussissent pourtant parfois à obtenir plus que de la pitié, ces lâches qui ignorent le moindre dévouement ; les Jésuites ne furent-ils pas en butte, même dans leurs rudes missions du Saguenay, à des attaques et à des persécutions ?

Mais ces épreuves n'arrêtèrent jamais les hommes de Dieu.

En 1766, l'année qui suivit la mort du Père Coquart, le Père de la Brosse prit charge des missions du Saguenay, "Il y a des noms qu'il suffit d'évoquer (1) pour faire naître aussitôt comme une rumeur glorieuse. Ils vibrent, à dit quel qu'un, sonores comme des clairons de combat. LIVIUS.

(A suivre.)

(1) J.-Edmond Roy, *Voyage au pays de Tadoussac*, p. 159.

A l'ami inconnu qui, en réponse à notre appel, a bien voulu nous envoyer les Nos 3 et 5 du *Rapatriement*, nous offrons nos sincères remerciements. — Il ne nous manque plus que le N° 4 pour compléter notre collection de ce journal.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

EUG. TREMBLAY,

Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques le la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 2 Décembre 1899

Latins ?

Un cours d'histoire concernant la formation de la langue française est toujours bienvenu par ceux qui n'ont pas eu occasion de connaître ces matières.

N'allons pas croire cependant que les raisonnements font de nous des latins. Nous parlerions le pur idiome de Virgile et de Cicéron que cela ne constituerait pas un peuple latin de nous—excepté pour la langue. Les Irlandais parlent anglais, mais sont loin d'être des Anglais !

Vous convenez que, de toutes les populations de France, c'est la nôtre qui a reçu la plus légère infusion de sang latin. Nous sommes d'accord.

Je ferai observer que le midi de la France, où la plus forte dose de sang latin s'est portée, renferme une race très différente de la nôtre, non seulement par la langue, mais aussi par le mode d'existence, les occupations et les sentiments. Ceux-là sont visiblement pour tous des latins, même lorsque l'on ignore leur origine.

L'habitude qui règne parmi nous de dire que les Canadiens français sont de race latine nous assimile donc à des gens qui ne nous ressemblent pas.

Ornis dit comme moi que nous sommes latins parce que la coutume s'est établie de qualifier d'esprit latin, de sang latin, de croyance latine tous les Français.

Pourtant, Dieu sait — et les hommes le savent aussi—qu'il y a en France sept ou huit peuples

qui riment ensemble comme miséricorde avec hallebarde.

BENJAMIN SULTE.

On vient de lire un nouvel article de M. Sulte sur notre qualification plus ou moins fondée de Latins. Je trouve bien que notre honorable correspondant ne démolit ni les "raisonnements" ni les faits de ma réponse à son premier article. Mais je n'insiste pas, laissant au lecteur, qui a devant lui toutes les pièces du débat, le soin de formuler son jugement sur la matière.

Du reste, l'accord s'est joliment fait entre nous, puisque M. Sulte consent, plus ou moins explicitement, que nous soyons latins suivant l'usage de dire, par la langue, et même par le sang—quoique à dose légère.

Après cela, j'aurais mauvaise grâce à ne pas être de son avis sur l'utilité des "cours d'histoire concernant la formation de la langue française."

ORNIS.

CONSOLATIONS OPPORTUNES

Un des derniers jours de cet automne, je cheminai péniblement, seul, à travers les campagnes désolées. Mes yeux n'apercevaient que champs dépouillés, plantes cassées et flétries, arbres sans nids et sans feuilles : mes idées étaient sombres comme tout ce qui m'entourait. Tout à coup mon cœur se dilate, le bonheur s'y répand comme un baume divin, un bien-faisant sourire enfin me monte au visage, me voilà presque en paradis. Quel événement soudain avait donc ainsi consolé mon âme et soulagé mon cœur ? Voici.

Sur un tertre encore vert, près du chemin, j'avais aperçu un enfant, gracieux et joyeux, debout, et me regardant à travers un sourire. La tête était couronnée d'une jolie petite toque de laine blanche, laquelle était surmontée, juste au milieu, d'une touffe de laine de la même blancheur immaculée. Que vous dirai-je ? J'avais cru voir l'Enfant Jésus de Prague lui-même, m'apparaissant pour me consoler et jeter un peu de bonheur sur ma route. Vous connaissez sans doute, chers lecteurs, cette belle statue ou image de l'Enfant

Jésus. Il est debout sur un trône, vêtu d'une robe flottante ; il a au front un sourire et dans la main le monde qu'il bénit amoureusement. L'enfant que je venais de voir n'avait pas le globe du monde dans sa main, sans doute ; mais mon imagination et mon cœur m'eurent vite fait voir que l'innocence angélique des enfants met dans leurs mains tous les cœurs, et qu'ainsi ils sont maîtres du monde dans ce qu'il a de meilleur.

Je saluai donc longuement et aussi gracieusement que je pus ma poétique et toujours souriante apparition, et je continuai mon chemin heureux comme aux plus beaux jours.

De temps en temps, dans la vie, la Divinité Providence nous ménage de ces agréables surprises pour nous faire oublier les heures amères des tristesses et des contradictions. Dans les tribulations ordinaires, la nature qui nous entoure a des ressources suffisantes pour ramener la joie au cœur. Dans les tribulations plus grandes les moyens sont plus puissants. Voici qui confirme cette vérité.

Saint François d'Assise, à la fin de sa vie, était brisé par la souffrance : elle ne lui laissait presque plus de repos. Une nuit, consumé par la fièvre, et ne pouvant fermer la paupière, il exprima le désir qu'on lui fit un peu de musique pour reconforter son âme. Comme il n'y avait point d'artiste dans la maison et que les Frères s'excusaient sur leur ignorance, Dieu ne dédaigna point de venir lui-même au secours de son fidèle serviteur. Un Ange lui apparut, une viole à la main ; et laissant glisser l'archet sur son instrument, il en tira des sons si suaves, si harmonieux, que l'âme du Saint en était comme enivrée et que toutes ses douleurs disparurent. Le saint Patriarche ne put taire ce prodige à ses compagnons, et il affirma que, si l'Ange eût donné un second coup d'archet, son âme, entraînée par cette divine mélodie, se fût échappée de son corps.

C'est ainsi que se balancent, dans la vie, des jours, des mois, des années de tribulations, par des instants de délices que Dieu verse quelquefois dans nos âmes. Mais il faut savoir attendre.

SERENO.

L'avenir de la jeunesse

Ecce iterum, me voici de nouveau ; je n'ajoute pas *Crispinus* parce que ce serait me vanter de quelque chose, et, bien que cette faiblesse soit commune, elle n'en offre pas moins des périls. Vous avez d'excellents professeurs qui vous exposent et vous corrigent vos devoirs. A aucun titre, il ne peut me convenir d'entreprendre sur leur juridiction, où je serais d'ailleurs sans expérience. Et si j'ai pu vous présenter, ou plutôt vous soumettre quelques observations, c'était en amateur et par pure sympathie. Aujourd'hui je voudrais vous parler de l'avenir de la jeunesse.

Tant que vous êtes au Séminaire, pour assurer votre avenir, vous n'avez rien de mieux à faire que vos devoirs. Tous les devoirs sans exception, traités parfaitement et avec une facture progressive et d'un élan impérieux d'intelligence, tout bien compté, c'est ce qu'il y a de mieux, de plus agréable, de plus assuré pour la formation de l'homme. Mais enfin, vous ne serez pas toujours au Séminaire. Un temps vient où il vous faudra entrer dans l'assemblée des hommes, y fournir une tâche, peut-être y remplir un rôle. Vous n'aurez plus alors pour guides vos professeurs. Vous serez, comme dit l'Écriture, dans la main de votre conseil, et Dieu, qui vous traite avec un respect supérieur, vous mettra en demeure de payer, comme on dit très bien, de votre personne. C'est vous qui serez l'unique ouvrier, l'homme de vos œuvres. Si vous êtes brave, sage, intrépide, tant mieux ; si vous ne l'êtes pas, tant pis. *Opus est ad notitiam sui experimento*, a dit Sénèque, maxime traduite par ce proverbe français : "c'est au pied du mur qu'on connaît le maçon."

Au sortir du Séminaire, vous voilà donc au pied du mur. Vous avez le tablier et le marteau ; les pierres sont sur le chantier, éparpillées, non dégrossies ; la terre propice et l'eau nécessaire formeront le mortier. Avant de construire, il faut un plan de l'édifice. Quel édifice allez-vous construire et sur quel plan ?

A cette double question, il faut vous rappeler que vous êtes

canadien, catholique et français, c'est-à-dire un homme appelé à de grandes choses. Votre patrie n'en est qu'à son époque mérovingienne ; plus tard, vous aurez votre Charlemagne, votre S. Louis, Henri IV, Louis XIV : vous avez à préparer les voies à ces grandeurs futures. Tous y contribueront par une vie profondément chrétienne ; chacun par une œuvre propre, et ceux qui entraîneront les autres, par une œuvre d'esprit, par une grande création de l'intelligence. C'est l'intelligence qui, sous le gouvernement temporel de Dieu, régit ce bas monde ; c'est elle qui en est le démiurge, la vice-souveraineté.

Au sortir de l'école, l'écueil de la vie, c'est de se tenir à de trop petits desseins. On a l'habitude de ses devoirs quotidiens ; on se croit presque trop hardi à en agrandir, si peu que ce soit, le cercle. "Le plus grand fléau de notre siècle, disait en 1854 le *Catholique* de Spire, c'est la prudence." C'est un paradoxe : la prudence est une vertu salutaire ; il en faut, mais pas plus qu'il n'en faut. Pour sortir de son berceau, il faut toujours une certaine hardiesse. Si vous voulez m'en croire, pour en sortir utilement pour les autres, noblement pour soi, il faut un grand coup d'aile et, du premier bond, atteindre, au moins par ses désirs, jusqu'aux hauteurs des cieux.

L'homme ne voit les autres qu'à travers soi-même. La seule expérience que je puisse posséder, c'est l'expérience de ma vie, et, en soi, c'est si peu que rien. Vicaire à vingt-trois ans, curé à vingt-quatre, curé dans un trou au milieu des marais pendant quarante-deux ans, seul, sans conseil, pauvre, n'ayant d'appui que le travail et d'aide que des obstacles, qu'est-ce que je pouvais bien faire ? Or, écoutez cette légende.

Au mois de novembre 1848, j'étais en Philosophie, au Grand Séminaire de Langres. Le P. X., bénédictin, depuis cardinal, mort bibliothécaire de la sainte Eglise, vint à passer. Hôte du Séminaire, il demanda au professeur d'histoire s'il y avait, en cette science qui avait ses prédilections, quelque sujet d'avenir. Le professeur me fit un signe et me voilà en tier-

devant le P. X. Le professeur lui dit que j'aime beaucoup l'histoire, que j'ai poussé déjà très loin mes lectures, et que, résolu à travailler, je pourrais un jour faire quelque chose. Le P. X. me dit : Si vous voulez être un historien, il faut commencer par lire, plume à la main, Baronius, puis le Recueil des historiens des Gaules et de la France, puis la Patrologie, puis les Bollandistes ; et alors vous saurez quelque chose. Je remerciai et revins en classe de philosophie.

J. FÈVRE,
Protonotaire apostolique.
(A suivre.)

LA FRANCE ET LE LATIN⁽¹⁾

En recommandant le maintien du latin dans les études classiques, Léon XIII a fait preuve de plus de clairvoyance que ceux des Français qui en réclament l'abolition.

La France, en effet, n'est-elle pas un pays latin ? Or, "si nous sommes devenus latins, c'est que nous l'avons voulu ; et la preuve, c'est que, plus tard, nous ne sommes pas devenus des Germains, ni des Arabes, deux conquérants dont il s'en est peut-être établi sur notre sol autant et plus que de Romains."

"Toute notre histoire pourrait s'interpréter par la persistance de notre effort à maintenir, à revendiquer, à défendre notre latinité contre les envahisseurs du dehors ou les ennemis du dedans..."

C'est que, bien loin d'être le principe de régénération que l'on a prétendu, les invasions germaniques sont venues malencontreusement interrompre et retarder le progrès naturel du génie latin.

"... Pour nous Français, les œuvres du génie latin demeurent une source inépuisable d'énergie. Nous pouvons nous y retremper sans crainte... Car le sérieux de la vie, la discipline sous la loi, la subordination de l'individu à la société, l'énergie militaire et civi-

(1) Nous avons trouvé ce bel article, sans signature, dans le *Bulletin* du Petit Séminaire de Nice (France), et avons jugé opportun de le reproduire à l'appui de ce que nous avons écrit dernièrement sur le même sujet. Constatant ensuite que la majeure partie de l'article est extraite de la conférence de M. Brunetière sur le *Génie latin*, prononcée récemment à Avignon, nous mettons entre guillemets ce qui, après une comparaison rapide, nous paraît le texte même des paroles de l'illustre conférencier.—O.

le, le courage du champ de bataille et celui de la tribune ou de la place publique, le dévouement à la Patrie, l'Humanité, l'Égalité, voilà ce qu'enseignent ces maîtres du génie latin, et c'est encore un trait qui les caractérise."

Or "il existe actuellement une espèce de conjuration des héritiers du génie latin contre eux-mêmes; et, depuis quelques années, en France... nous n'avons que l'Allemagne ou l'Angleterre sous les yeux ou à la bouche." Cette remarque ne signifie pas qu'il faille "disputer aux Anglo-Saxons ou aux Germains leurs grandes qualités, ni à ces qualités préférer systématiquement ou aveuglément les nôtres. Ce serait une manière trop étroite et, même, trop dangereuse d'entendre et de prêcher le patriotisme.

"Le patriotisme ne saurait considérer à nous croire" le premier peuple du monde" et encore bien moins, si par hasard nous l'étions, à ne pas voir ce que d'autres peuples font d'efforts et ont de ressources en eux pour le devenir à leur tour.

"Mais, d'un autre côté, ne nous méprisons ou ne nous déprisons pas outre mesure, de peur de finir par nous croire, et n'essayons pas de nous transformer en ce que nous n'avons ni de moyens sûrs, ni de bonnes raisons d'être.

"Ne disons pas surtout :

Je suis concitoyen de tout homme qui pense parce que ni la paix romaine, ni la religion même n'ont encore pu réaliser ce miracle; parce que la réalisation n'en est peut-être pas désirable; et puis, parce qu'il y aurait, en vérité, quelque ridicule, et un danger de mort, à vouloir nous rendre "concitoyens" de ceux dont ni les intérêts prochains, ni les ambitions naturelles, ni l'idéal historique enfin, ne sont les nôtres.

"Il faut tâcher de voir les choses comme elles sont.

"Les races ne sont point des races, au sens physiologique ou scientifique du mot, et ce qu'elles sont, elles ne le sont point à cause de la qualité de leur sang, ou de la conformation de leur crâne, ou de la couleur de leur peau. Mais, quelle qu'en soit la première origine, il y a des formations historiques définies, il y a des groupe-

ments qui se sont faits dans des conditions particulières et déterminées, dont le temps, les circonstances, l'intérêt, le choix des parties, les succès remportés ou les malheurs subis en commun, l'hérédité de joies ou de tristesses ont cimenté l'union.

"C'est ce que l'on appelle les génies nationaux.

"Notre génie, à nous Français, est d'être et de demeurer Latins, Latins de cœur, Latins de mœurs, Latins de goût, Latins d'esprit, Latins de langue et Latins de pensée. Nous ne pouvons pas ne pas l'être.

"De même qu'il y a dans le corps humain des dispositions générales, des *diathèses*, comme on les appelle, avec lesquelles il faut bien vivre, parce qu'on ne s'en débarrasserait qu'avec la vie, et que le remède qui emporterait le mal emporterait encore bien plus sûrement le malade, ainsi nous ne pourrions cesser d'être Latins sans cesser en même temps d'être des Français et la France."

ECHOS DU SÉMINAIRE

22, MERCREDI.—Célébration de la *Sainte-Cécile*. La messe de communauté est célébrée par M. l'abbé Marceau, curé de N.-D. de Laterrière, un artiste dans l'âme, un virtuose de l'archet.—Beau programme musical.—Le soir, on improvise une jolie soirée où le Septuor Gounod, récemment organisé, paraît en public pour la première fois et d'une manière remarquable.

30, JEUDI.—La *Sainte-Catherine*, dont la célébration religieuse avait eu lieu à son jour, le 25, est chômée ce soir de façon profane. Vraiment, nos Philo-sophes nous avaient préparé, en quelques jours, un beau programme, qu'ils ont su réaliser habilement. Une petite comédie bien amusante (*M. Toupet*, par Aug. Laperrière), musique vocale, monologues, fanfare, orchestre, avec des entr'actes à la *tire* traditionnelle.—S. G. Mgr Labrecque et un nombreux clergé avaient bien voulu venir prendre part à cette petite fête.

—Cependant que ces choses, et d'autres aussi, se passent, dès que la colonne thermométrique s'abaisse le moins, on voit M. le Doyen, assisté d'un confrère, dérouler un long tube en caoutchouc, l'aboucher à certain tuyau de fer, et composer patiemment, par couches successives, le beau cristal que nos patineurs appellent de leurs vœux ardents. Il n'y a pas jusqu'à la pluie qui parfois ne prête son concours importun.

COURRIER DES COLLEGES

COLLÈGE BOURGET.—Il y a quelques semaines, le collège de Rigaud a célébré brillamment le centenaire de la naissance de son fondateur, Mgr Bourget. Belle soirée littéraire et musicale.

SÉMINAIRE DE SAINTE-THÉRÈSE.—Le 7 novembre, bénédiction de l'orgue de la nouvelle chapelle. NN. SS. Langevin et Larocque étaient présents. Le soir précédent, séance académique fort intéressante.

SÉMINAIRE DE VALLEYFIELD.—Séance solennelle le 22 novembre, à l'occasion de la visite de S. Exc. Mgr Falconio, accompagné de NN. SS. Emard, Gauthier, Langevin, Decelles et Legal.—On joue le drame de l'abbé Corbeil, *Chomedy de Maisonneuve*.

SÉMINAIRE DE NICOLET.—Le 21 novembre, fête patronale des Congréganistes. Grand'messe célébrée par S. G. Mgr Brunault, coadjuteur-élu de Nicolet. Sermon par M. l'abbé Lavallée, curé de la cathédrale. Excellente musique.

SÉMINAIRE DES TROIS-RIVIÈRES.—Mardi soir, brillante séance musicale et dramatique, à l'occasion de la fête patronale de S. G. Mgr Cloutier. On y avait convoqué le clergé et les anciens élèves.

RAPPORT OFFICIEL DE L'ANNÉE ACADEMIQUE 1898-1899, lu à la séance de rentrée le 11 octobre 1899, par M. L'ABBÉ G. BOURASSA, secrétaire de l'université Laval à Montréal.

Ce rapport est tout à fait remarquable. M. l'abbé Bourassa a déjà su se faire une belle réputation de littérateur fin et délicat; mais il a exécuté ici un véritable tour de force, dont nous tenons à le féliciter.

Le compte rendu d'une année scolaire est toujours un pauvre sujet, et il faut une plume bien souple et bien ingénieuse pour lui donner un tour agréable. Par la magie d'un style à la fois calme, vivant, mesuré et original, tantôt piquant, tantôt grave, tantôt ému, avec une délicatesse de touche et une dextérité parfaites, M. Bourassa a donné à son rapport un tel intérêt qu'il vous tient sous le charme jusqu'à la fin.

Au récit des événements de l'année, il mêle des recommandations utiles, et des considérations de haute volée sur l'éducation intellectuelle et morale de la jeunesse universitaire, et il se montre ainsi éducateur sérieux autant que conférencier habile.

Toutes nos félicitations à M. l'abbé Bourassa, et nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

L.

Nos bons souhaits au *Trifurvien*, à l'occasion du 12e anniversaire de sa fondation. Il nous est agréable d'ajouter à ces félicitations des éloges mérités pour la forme soignée qui distingue ce journal, et surtout pour le zèle constant et éclairé qu'il met au service des vrais principes catholiques.

POUR 1900.—On trouve, à la librairie du Séminaire, l'*Ordo* et le *Calendrier* pour 1900. Prière d'envoyer immédiatement sa commande.

COTE, BOIVIN & CIE

IMPORTATEURS

ÉPICERIE

PROVISIONS

FERRONNERIES

En gros

N. B.—Nous faisons une spécialité de matériaux de constructions de toutes sortes.

CHICOUTIMI